

Machiavel – Lettres à Vettori

Alain Mallet

On ne va pas, aujourd'hui, s'intéresser à la dimension politique de l'œuvre de Machiavel, mais plutôt à une partie de sa correspondance, celle qu'il a entretenue avec son ami Vettori. La lecture de quelques-unes de ces lettres va nous permettre de nourrir notre réflexion sur des points tels que :

-Le rapport au temps.

-La place des livres.

-L'amitié.

On découvrira un Machiavel quelque peu différent de celui auquel on est habitué. On verra cependant que le Machiavel qui a écrit ces lettres est le même, quant à la tournure d'esprit, que celui qui, en même temps, écrivait *Le Prince*.

Il n'est donc pas inutile de rappeler succinctement quelques aspects essentiels de la pensée politique et morale de Machiavel, les aspects utiles à la compréhension de sa correspondance avec Vettori. Deux parties donc :

-1) Rappel de quelques aspects de la pensée politique de Machiavel, exposée dans *Le Prince*.

-2) Analyse de quelques-unes des lettres de Machiavel adressées à Vettori.

-1) Le Prince

Machiavel (1469-1527) a exercé à Florence, des fonctions politiques importantes. Il fut Secrétaire de Chancellerie, poste un peu équivalent à celui de Ministre des Affaires Etrangères, de la Guerre... En 1512, il est écarté des affaires du fait de l'arrivée au pouvoir des Médicis. Il subit quelques « misères » (lettre du 9/3/1513 : « Votre lettre m'a plus épouvanté que ne l'a fait l'estrapade », lettre 10/12/1513 où il évoque ses « dernières aventures »), il est exilé à la campagne. Il profite de ce temps de désœuvrement pour écrire *Le Prince*, et pour correspondre notamment avec son ami Vettori.

Le Prince, envoyé à Laurent de Médicis, se présente comme un livre dans lequel Machiavel donne des conseils pour conquérir le pouvoir et pour le conserver.

-a) Le renard, le lion et les loups

- « ...il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes, mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. Ce pourquoi est

nécessaire au prince de savoir bien pratiquer la bête et l'homme... puis donc qu'un prince doit savoir bien user de la bête, il en doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne se peut défendre des rets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui simplement veulent faire les lions, ils n'y entendent rien » (ch. XVIII).

- 3 espèces : le lion et le renard (ce que doit être le Prince), les loups (ce que sont les seigneurs).
- Si le Prince ne peut être les deux, mieux vaut être seulement renard que seulement lion. « A celui qui a mieux su faire le renard, ses affaires vont mieux ».

-b) « savoir être méchant ».

-« Si tu veux en tout et toujours faire profession d'homme de bien parmi tant d'autres qui sont le contraire, ta perte est certaine. Si donc un prince veut conserver son trône, il doit apprendre à savoir être méchant, et recourir à cet art ou non, selon les nécessités » (ch. XV).

« Savoir être méchant » fait partie de la « vertu » du Prince, et doit être distingué du fait d' « être méchant ».

Celui qui sait être méchant, c'est aussi celui qui sait ne pas l'être quand les « nécessités ne l'imposent pas ». Il est maître de ses affects et ne se laisse pas conduire par eux, comme c'est le cas pour le « méchant ». « Ne pas s'éloigner du bien, s'il peut, mais savoir entrer au mal, s'il y a nécessité » (ch. XVIII).

Deux exemples, César Borgia (ch. VII) et Agathocle (ch. VIII) font comprendre la différence entre celui qui « sait être méchant » et le « méchant ».

-César Borgia, duc de Milan, pour avoir la paix en Romagne, province voisine qu'il a annexée, procède en trois temps :

- Il conquiert la Romagne, alors en proie au désordre causé par les ambitions des seigneurs (les « loups ») « lesquels avaient plutôt dépouillé que gouverné leurs sujets » et les exactions des brigands « le pays étant plein de larcins, de brigandages et de toutes sortes d'autres méchancetés ».

- Il place à sa tête pour rétablir l'ordre, Rémi d'Orque, choisi pour ses « qualités » : « Il pensa être nécessaire pour le réduire en paix et à l'obéissance au bras séculier et royal, de lui donner un bon gouvernement. A quoi il préposa messire Rémy d'Orque, homme cruel et expéditif, auquel il donna entièrement pleine puissance ». Ce dernier rétablit l'ordre, mais au risque de susciter la haine contre César Borgia, qui intervient alors à nouveau

- En faisant exécuter publiquement Rémy d'Orque, une fois sa tâche accomplie. « ... comme il connaissait bien que les rigueurs passées lui avaient engendré quelque inimitié, pour en purger les esprits de ces peuples et les tenir tout à fait en son amitié, il voulut montrer que, s'il y avait eu quelque cruauté, elle n'était pas venue de sa part, mais de la mauvaise nature du ministre. Saisissant là-dessus l'occasion, il le fit un beau matin, à Cesena, mettre en deux morceaux, au beau milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui. La férocité de ce spectacle fit tout le peuple demeurer en même temps satisfait et stupéfait ».

- Agathocle, préteur sous l'Antiquité, à Syracuse, « réunit un matin le peuple et le Sénat... comme s'il devait délibérer des choses concernant la république ; à un signe convenu, il fit tuer par ses soldats tous les sénateurs et les plus riches des hommes du peuple. Lesquels étant tués, il occupa et tint par force le royaume sans aucun débat entre les citoyens ».

→ Ces deux « princes » ont eu recours à la violence meurtrière pour prendre le pouvoir ou le consolider.

Mais

Le jugement de Machiavel sur l'un et l'autre n'est pas du tout le même :

-A propos de César Borgia : « je ne saurais donner à un prince nouveau, rien de mieux que les actions et l'exemple de celui-ci à suivre... il mérite qu'on le propose pour modèle ».

-A propos d'Agathocle : « Son inhumanité, sa cruauté féroce, les crimes infinis qu'il a commis empêchent de le compter parmi les hommes excellents. On ne peut attribuer ni à sa fortune, ni à sa vertu, ce qu'il parvint à acquérir sans elle ».

→ D'un côté, un Prince, César Borgia, doté de vertu, qui finalement ne réussit pas. « Le duc fit une faute (lors de l'élection du pape Jules II) qui fut cause de sa ruine finale », de l'autre, un « prince » qui réussit (il garda le pouvoir jusqu'à la fin) mais qui n'est pas proposé en exemple.

Ceci nous invite à conclure que la pensée de Machiavel ne se réduit pas à donner des conseils pour réussir, quels que soient les moyens, sinon Agathocle eût été un modèle.

César Borgia « sait être méchant... selon les nécessités ». S'il ne l'avait pas su, au moment opportun (kairos), il aurait laissé le désordre perdurer en Romagne, ce dont le « peuple » aurait été la première victime. « César Borgia fut estimé cruel ; toutefois sa cruauté a réformé la Romagne, l'a unie et réduite à la paix et fidélité » (ch. XVII). Tandis qu'Agathocle « est méchant », est un « scélérat », qui ne maîtrise pas sa méchanceté, qui se confond avec sa nature. Le premier fait de la méchanceté un « instrument » au service d'une fin,

l'instauration de la paix dans la province conquise, le second est l'instrument de la méchanceté.

La position de Machiavel n'est une position morale de type déontologique, assimilée, à tort ou à raison à la position kantienne, position qui au nom du respect des principes ne se soucierait pas des conséquences possibles, ni une position opportuniste, cynique et amoral.

La prise du pouvoir n'a pas sa fin en elle-même, sa raison d'être est la réduction du mal, quitte à le pratiquer pour cela. Pour juger de la valeur de l'action de César Borgia, il faut comparer le mal subi par les habitants de la Romagne avant son intervention (désordre, pillage, brigandage...), le mal dont il fut l'auteur, et la situation des habitants après cette intervention (« satisfaits et stupéfaits »).

Intéressante est la réflexion de Hannah Arendt : « Machiavel n'est pas un athée moderne qui ne croit pas en Dieu. Il veut risquer son âme et l'éternelle damnation pour son pays... Il y a peut-être de l'égoïsme chez ceux qui vivent pour leur propre salut au lieu de rédimer leur pays. Ceux qui n'aiment pas le monde, mais aiment leur propre âme sont mauvais pour le monde : la méchanceté du monde et la bonté des âmes pures... le véritable problème est alors le suivant : qu'est-ce que la bonté ? Peut-on à la fois être bon et agir dans la sphère politique ? ».

De même, à ceux qui pourraient s'étonner de voir Machiavel évoquer son « loyalisme », - « Mon loyalisme devrait être à l'abri du soupçon ; j'ai toujours respecté la fidélité... » -, lorsqu'il propose ses services à ceux qui sont responsables de sa situation présente, il faut répondre que Machiavel est loyal avant tout à Florence et à ce qu'il pense être les intérêts de sa cité ; cette fidélité passe avant celle qu'il pourrait avoir envers les hommes qui la gouvernent.

-3) La lecture

Une des composantes essentielle de la formation, de la culture, du Prince est la fréquentation des livres d'histoire qui relatent la vie des grands hommes « du temps passé ».

-« Quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les histoires, et en celles-ci considérer les actions des excellents personnages, voir comme ils se sont gouvernés en guerre, examiner les causes de leur victoire ou défaite, pour fuir celles-ci et suivre celles-là ; et sur toutes choses il doit faire comme quelques hommes excellents du temps passé, qui se proposaient d'imiter un personnage de grand renom, ayant toujours sa vie et chronique auprès de soi,

comme on dit qu'Alexandre le Grand imitait Achille ; César, Alexandre ; Scipion, Cyrus » (ch. IV).

-4) La Fortune et la Virtu

Machiavel se démarque d'une croyance répandue, surtout en période troublée, lorsque les hommes ont le sentiment de n'avoir aucune prise sur le cours des événements ; croyance selon laquelle « les affaires du monde sont gouvernées par la Fortune et par Dieu ». Ce qui peut se traduire par :

-un fatalisme résigné : tout va mal, on ne peut rien y faire.

-un providentialisme béat : tout finira par s'arranger, faisons confiance à la force (quelle qu'elle soit) qui gouverne le monde.

La Fortune symbolise l'absence de relation entre les mérites et le succès. Machiavel part du même constat que ceux qui invoquent la Fortune : « Des façons de faire différentes produisent un même effet, de deux conduites pareilles, l'une atteint son but, l'autre fait fiasco ». Mais il n'en tire pas la même conclusion : « La Fortune est maîtresse de la moitié de nos actions, mais elle nous en abandonne à peu près l'autre moitié ».

Contre-sens à éviter : croire que les deux parts de la Fortune et de la vertu sont fixées et immuables. « La Fortune fait la démonstration de sa puissance là où aucune vertu n'est préparée à lui résister ». Ce qui veut dire qu'au maximum, la part de la vertu dans la réussite est la moitié, mais lorsque la vertu est défaillante, la part de la Fortune dépasse la moitié. La moitié est un maximum pour la vertu, un minimum pour la Fortune. C'est pourquoi la vertu n'est pas une garantie absolue, elle peut cependant limiter la part de la Fortune.

Le Prince a du pouvoir, mais n'est pas tout puissant, n'est pas Dieu. Il n'est surtout pas omniscient. Or il faut d'abord savoir apprécier les circonstances pour pouvoir évaluer ses chances de réussite mais le Prince ne peut pas, n'a pas le temps (« L'action ne souffre aucun délai » dira Descartes), ne peut pas tout savoir. L'action est soumise à deux exigences contradictoires : éviter la précipitation, éviter de tergiverser. On est réduit à « travailler pour l'incertain » (saint Augustin, Pascal). Pour Machiavel, la vertu consiste souvent à « bousculer » la Fortune, c-à-d à se décider alors qu'on n'a pas le temps d'avoir toutes les informations qui seraient pourtant nécessaires.

Sur quoi va-t-il se régler pour se décider, pour entreprendre une action ? Réponse : sur sa volonté, plus que sur son entendement forcément limité.

-« Il vaut mieux employer la fougue que la prudence ; la Fortune est femme ; il est indispensable, pour la dominer, de la battre, de la bousculer. Elle cède plus volontiers aux

hommes de cette trempe qu'aux froids calculateurs ; c'est pourquoi, en tant que femme, elle préfère les jeunes gens, qui la traitent avec moins de respect, avec plus de feu et plus d'audace » (ch. XXV).

« Le héros politique est un homme doté d'une vertu exceptionnelle qui lui permet d'avoir le dessus sur la Fortune au point de la maîtriser et d'y inscrire son action comme la forme dans la matière » (M. Vatter).

N.B. : ce que dit Machiavel du Prince peut s'appliquer à la conduite de tout homme (c-à-d chacun d'entre nous) dès lors qu'il dispose d'un peu de pouvoir sur les choses et sur les autres hommes.

Pour conclure cette partie, on peut dire que Machiavel décrit en la personne du Prince, l'homme doté de vertu, terme difficilement traduisible en français (du moins pas par « vertu »), terme qui renvoie à « virilité », mais aussi à « virtuosité ». Le « virtuoso » doit connaître, comme le renard, l'art des rets, des filets ; il doit être rusé, disposer de ce que les Grecs appelaient la « mètis ».

Mais

Il est un domaine de l'existence où les termes de la conquête et de la ruse sont conservés mais où les cibles qu'ils visent se trouvent complètement inversés. Cette inversion est annoncée dans la lettre à Vettori du 16/6/1514 et décrite dans la lettre du 3/8/1514. Ce domaine, c'est celui de l'Amour, plus exactement d'Eros, dont chacun sait que les Grecs l'associaient à Ptéros (ailes). Machiavel reprend l'image dans la première lettre. « Ne cherchez pas à fixer un être ailé, ni à rogner les ailes à qui pour une plume perdue en voit renaître mille ; et ainsi seulement vous gaudirez » (16/6/ 1514).

2) Lettres à Vettori

La possibilité donnée à l'homme de lire et de raconter des histoires influe sur le rapport spontané qu'il peut avoir avec le temps ; ce que montrent les lettres adressées par Machiavel à son ami Vettori. Dans ces lettres on peut voir Machiavel établir une hiérarchie des occupations en liaison avec a) la manière dont le temps est vécu, b) le rapport que chaque occupation entretient avec les livres, les lectures qu'elle rappelle et les récits qu'elle peut susciter.

Exilé dans sa villa à la campagne, machiavel décrit d'abord la manière dont il passe ses journées. Il « piège des grives », « s'occupe de ses bois », « s'encanaille à jouer au trictrac ». Il s'agit de « tuer le temps » (l'expression apparaît deux fois) avec des occupations dérisoires, querelles pour du bois, enjeu d'un « quattrino ». Il fait cela pour « empêcher sa cervelle de moisir tout à fait ». Sans grand succès d'ailleurs : « je m'y use (deux fois), il parle de sa « pouillerie ».

Aussi il espère se livrer à une autre activité, et pour cela il invoque la Fortune : « presque content qu'elle m'ait jeté si bas et curieux de voir si elle ne finira pas par en rougir ». --> Allusion au symbole de la Fortune, cette femme qui tient une roue. La roue infléchit son cours, mais il faut pour cela inciter la Fortune à le faire. C'est pourquoi Machiavel travaille à la rédaction du *Prince*, dédié à Laurent de Médicis. « Je désire vivement que ces Médicis se décident à m'employer ».

Machiavel fait tout ce qui est en son pouvoir ; Il s'applique à lui-même les conseils qu'il donne aux Princes. « Après quoi, si je n'ai pas fait en sorte de les (les Médicis) gagner, je ne m'en prendrai qu'à moi ». Comme le résultat ne dépend pas entièrement de lui, il envisage l'hypothèse contraire, « si Dieu ne m'est pas plus favorable... ».

En ce cas, il serait prêt à se faire engager comme « intendant », « secrétaire de quelque podestat », même à « aller se fourrer dans quelque bourgade perdue, à apprendre à lire aux enfants ».

Parmi toutes ces occupations, Machiavel semble établir une hiérarchie, le degré inférieur étant l'exil dans sa maison de campagne. Une question, à laquelle on ne répondra pas : l'engagement auprès des Médicis représenterait-il le degré supérieur des activités, le fait qu'il déclare être prêt à « faire rouler un rocher », comme Sisyphe, suggère qu'il accorde une certaine valeur à l'éventualité de servir les Médicis. Seule une activité dotée d'un sens avéré ferait accepter de commencer par une activité absurde. (Comparer avec le sens des activités mondaines chez Pascal, pour qui probablement cette hiérarchie serait illusoire.

« Sans examiner toutes les occupations particulières, il suffit de les comprendre sous le divertissement » (P. 137B)).

Mais

Machiavel décrit un autre type d'expérience, la lecture des livres se rapportant aux actions des hommes de l'Antiquité :

-« J'entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité... Je me dépouille de la défroque de tous les jours pour revêtir des habits de cour royale et pontificale ».

Le rapport au temps en est complètement changé :

-« Je ne sens pas le moindre ennui... j'oublie tous mes tourments ».

Ce temps, c'est ce que les Anciens appelaient « skholè » → temps libre, loisir (au singulier), otium. Cela s'apparente, pour Machiavel du moins, à un exercice spirituel.

Il faudrait ajouter un autre type de lectures, celle des poètes, « Dante, Pétrarque... Tibulle, Ovide et autres » ; lectures qui réconcilient avec le temps (« pensées dont je me récrée un bon moment »).

N'oublions pas enfin les références littéraires qui sont sollicitées lorsque Machiavel relate les occupations dérisoires auxquelles il est souvent condamné (« l'ami geta quand il s'en revient au port avec les livres d'Amphitryon », « on eût dit Gaburra quand il rosse un bœuf », « Batista qui met ce malheur au rang de ceux du sac de Prato »).

Notons la hiérarchie établie par Machiavel : la lecture des poètes occupe une place secondaire par rapport à la lecture des livres d'histoire, à l'image de sa vie amoureuse par rapport à la vie politique qu'il espère retrouver. « Je me plonge dans la lecture de leurs amours et leurs amours me rappellent les miennes ».

Enfin

Machiavel décrit encore une autre expérience et fait référence à d'autres lectures :

-« J'ai fait la rencontre d'une créature... ».

Du point de vue du rapport au temps, cette expérience est ambiguë :

-« j'entre en grand souci... tamen je sens jusque dans ce souci tant de douceur... tant de suavité... que pour rien au monde je ne voudrais m'affranchir ».

Cette expérience, véritable déflagration, modifie complètement la hiérarchie des activités :

-« j'ai quitté toute pensée de tout ce qui est important et grave, je n'ai plus de plaisir à lire les choses de l'Antiquité ni à discuter de celles d'aujourd'hui ».

Ces lettres décrivent donc trois (ou quatre) types de vie qui correspondent à trois (ou quatre) manières de se rapporter au temps :

-Vie active, avec des degrés : du désœuvrement à la campagne, à l'effort pour revenir aux affaires, en passant par l'éventualité d'aller apprendre à lire à des enfants.--> On peut parler d'une maîtrise plus ou moins douloureuse du temps. Le temps est un ennemi (cf. Baudelaire), un adversaire. Il s'agit de « tuer le temps ».

-Vie spéculative, consacrée à la lecture des grands textes de l'Antiquité. → On peut parler d'une maîtrise heureuse du temps : « je ne sens pas le moindre ennui ». En mode mineur, la lecture des poètes : »je me récrée un bon moment ». Remarquons que la réconciliation avec le temps suppose qu'on ne le « sent » plus, comme si toute perception, toute conscience du temps était douloureuse (trop bref, trop long, tension, inquiétude, ou ennui, langueur).

-Vie amoureuse.--> On peut parler d'une non maîtrise acceptée, consentie, du temps, accompagnée d'une dépossession de soi. « souci...douceur... je ne voudrais m'affranchir ». On pourrait ici aussi comparer avec Pascal, et plus généralement avec les mystiques, il suffirait de remplacer cette « créature » par le « Créateur ».

Les images viriles, « machistes » qui servent à Machiavel pour décrire le rapport que l'homme d'action doit avoir avec la Fortune deviennent caduques, sauf à être inversées, pour décrire la vie amoureuse : « c'étaient des filets dorés... je savourais la douceur de m'y trouver pris ». Si le Prince devait être renard « pour connaître les filets », la « créature », aux yeux de Machiavel, est en fait une renarde. L'attitude « convenable » à l'égard d'Eros « qui tourmente... ceux qui prétendent l'enchaîner... qui accorde ses faveurs et ses caresses... à ceux qui accueillent sa venue avec allégresse... et le laissent s'en aller quand il lui plaît » (→ se laisser conquérir), est l'inverse de l'attitude préconisée en politique vis-à-vis de la Fortune (→ conquérir). Le langage de la conquête ne vaut que dans le domaine politique ; dans le domaine de l'amour (Eros), le « triomphe » n'est que pour ceux qui reconnaissent « son empire ».

A remarquer que chacune de ces expériences est mise en relation avec des lectures. Ces références permettent de donner un début de sens à des activités même triviales, l'allusion possible les rend dignes d'être racontées à leur tour. Le temps perdu dans la réalité est l'objet d'une réappropriation par le rappel des lectures qui permet à son tour que récit en

soit fait à Vettori. Tout donne à penser que le récit de ces menus événements serait impossible si les lectures n'avaient pas permis de les rappeler à leur occasion.

C'est aussi la fréquentation des « hommes du passé » grâce aux livres qui permet à Machiavel d'écrire *Le Prince*, l'ouvrage de philosophie politique qui symbolise l'entrée dans la modernité (« Les Lumières commencent avec Machiavel » dicit Léo Strauss). A la différence de ceux qui aujourd'hui, se complaisant dans leur ignorance crasse, font de ce terme une injure, Machiavel ne craint pas de présenter son travail comme une « élucubration » (elucubratio : travail pendant la veille, à la lueur d'une petite lampe).

De plus, la lecture des poètes, outre qu'elle le « récrée un bon moment », lui permet, par la reprise de leurs images (« Vénus, Cypris »), dès lors qu'il relate sa rencontre avec cette « créature », de magnifier son trouble et de l'élever au niveau des amours relatées par les poètes. Mais tout se passe comme si la « rencontre » transformait en les sublimant les références poétiques. Lorsqu'il écrit dans la première lettre que « leurs amours me rappellent les miennes », assurément il n'avait pas encore rencontré cette « créature ».

Enfin, Machiavel connaît une autre expérience, celle de la correspondance épistolaire avec un ami. La lecture invite à l'écriture ; c'est comme s'il nous montrait, par l'exemple, ce qu'on peut faire avec un ami: entretenir une correspondance, ou une conversation, si possible embellie par les références littéraires, poétiques, esthétiques...